Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 43 (1986)

Heft: 1

Artikel: Les manies de Prodicos et la rigueur de la langue grecque

Autor: Romilly, Jacqueline de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-33385

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MUSEUM HELVETICUM

Vol. 43 1986 Fasc. 1

Les manies de Prodicos et la rigueur de la langue grecque

Par Jacqueline de Romilly, Paris

Le sophiste Prodicos de Céos est peu connu aujourd'hui; et nous ne possédons pratiquement rien de lui. Mais on peut mesurer quelle stupéfiante notoriété était la sienne à l'époque. Au Ve siècle, à Athènes, Aristophane parle de lui comme d'un homme célèbre; Thucydide et Euripide sont tous deux donnés comme ses élèves. Puis nous le rencontrons, nommé ou évoqué dans Platon (plus de douze fois), dans Xénophon, dans Aristote. Socrate lui-même – avec une part d'ironie, c'est vrai, mais de façon pourtant caractéristique – se déclare son élève (Protagoras 341 a et Ménon 75 c) et l'appelle «mon ami Prodicos» (Hippias Majeur 282 c). C'était à tous égards un maître réputé et plusieurs textes font allusion aux fortes sommes qu'il se faisait payer[1]. Même son allure extérieure nous est connue: Platon l'évoque dans le Protagoras comme un grand homme frileux, entouré de fourrures et de couvertures, et dissertant d'une voix de basse que l'on distinguait mal à distance (315 e).

Cette gerbe de témoignages représente une belle célébrité. Or, en dehors de l'apologue sur Héraclès entre le vice et la vertu, que Xénophon cite ou résume dans les Mémorables, et d'une phrase sur l'origine des divinités, que nous a transmise Sextus Empiricus[2], tous ces textes ne nous parlent jamais que d'une chose, sa spécialité et sa manie; ils nous parlent de l'habitude qu'il avait de distinguer les mots de sens voisins, souvent employés comme de purs syno-

* La rédaction tient à remercier la Société Académique de Genève qui lui a offert l'impression du texte de cette conférence et en particulier Monsieur O. Reverdin qui écrit à ce sujet: «Le texte qu'on va lire est celui de la cinquième Conférence Charles Bally. Instituée par la Société Académique de Genève en mémoire d'un de ses maîtres les plus éminents, la Conférence Charles Bally est donnée chaque année. Le thème en est alternativement la linguistique générale, la grammaire comparée des langues indo-européennes, la stylistique française, la philologie classique, la philologie romane, disciplines dans lesquelles Charles Bally s'est illustré. Le texte de la conférence est publié aux frais de la Société Académique, dans le périodique suisse approprié.»

1 *Hippias Majeur* 282 c (des «sommes fabuleuses») et *Cratyle* 384 bc (deux tarifs, le plus élevé étant de cinquante drachmes; mais Socrate affirme n'avoir suivi que la leçon à une drachme).

2 *Adv. math.* IX 18 = VS 84 B 5.

Klassisch-Philologisches Seminar
der Universität Zürich

nymes. Socrate a entendu ces distinctions des milliers de fois (μυρία τινά, dans le Charmide 163 d).

Cette habitude se rattachait à l'étude du langage correct, étude à laquelle se consacrait entre autres Protagoras. Platon le présente à deux reprises comme un théoricien de l'ὀρθότης τῶν ὀνομάτων ou de l'ὀρθοέπεια[3]. Protagoras pourrait donc avoir montré la voie à Prodicos. Pourtant, les diverses mentions de l'activité de Protagoras à ce sujet visent la grammaire – en particulier les genres des mots – et semblent se situer dans le débat alors ouvert sur le langage et la part qu'y ont la nature et la convention[4]. Au contraire, chaque fois qu'il s'agit de vocabulaire et de distinction entre synonymes, c'est Prodicos qui est nommé; et l'on parle alors de la διαίρεσις τῶν ὀνομάτων (Protagoras 358 a) ou, plus tard, d'une ἐπὶ τοῖς ὀνόμασιν ἀκριβολογία (Vie de Thucydide 36). Telle est la spécialité bien définie à laquelle le nom de notre homme, et aucun autre, se trouve constamment lié.

Cet art a été étudié par divers savants, et son influence sur Thucydide également[5]. Mais valait-il ce concert d'allusions, ces interventions répétées dans l'œuvre de Platon, ces citations, ces politesses? Par-delà l'ironie que l'on devine souvent envers le sophiste, mon propos d'aujourd'hui consistera à vous montrer que oui, il le méritait, et que l'ἀκριβολογία de Prodicos a renouvelé tout à la fois les possibilités de la langue grecque et, par là, celles de la pensée.

*

Pour commencer, cependant, il importe de voir notre homme en activité et de rappeler comment cette activité se communiqua aux écrivains qui l'approchèrent.

On ne manque pas de témoignages sur le genre de distinctions qu'il aimait à établir: Platon en fournit à lui seul plus qu'assez.

Une première remarque qui s'impose concerne le domaine dans lequel se situent ces réflexions de vocabulaire: dans la grande majorité des cas, il s'agit de concepts relevant de l'analyse morale et psychologique. Il se peut que cette

3 Cf. *Cratyle* 391 e, *Phèdre* 267 c.

4 Cf. Aristote, *Rhet.* III 5, 1407 b 6; *Soph. el.* 14, 173 b 17 et *Poétique* 19, 1456 b 15. On a du reste le témoignage d'Aristophane sur la vogue de ces réflexions relatives aux genres des mots (*Nuées* 658sqq.).

5 L'étude la plus complète – et elle est excellente – est Hermann Mayer, *Prodikos von Keos und die Anfänge der Synonymik bei den Griechen* (Paderborn 1913). Il faut y joindre H. Gomperz, dans *Sophistik und Rhetorik* (Leipzig/Berlin 1912) 90–126, et F. Rittelmeyer, *Thukydides und die Sophistik* (Diss. Erlangen 1915; 193 p.). Cet art de l'ἀκριβολογία suppose des théories sur le langage, dont on a discuté; cf. A. Momigliano, *Prodico di Ceo e la dottrina sul linguaggio da Democrito ai Cinici,* Atti della R. Ac. di Torino 65 (1929–1930) 95–107; mais ces questions sortent du cadre de la présente étude. Il en va de même, à plus forte raison, pour les études portant sur les idées morales de Prodicos (ainsi Q. Cataudella, *Intorno a Prodico di Ceo,* dans les Studi ... offerts à E. Ciaceri, Napoli/Roma 1940, 41–62).

impression soit fausse et que le fait tienne avant tout aux sujets mêmes dont traite Platon. Après tout, on trouvera chez d'autres auteurs des distinctions équivalentes appliquées à la politique: Thucydide respecte avec soin la distinction entre πολέμιος et ἐχθρός[6] et oppose avec soin συμμαχία et ἐπιμαχία (I 44, 1). Prodicos a pu s'occuper de bien des domaines. Néanmoins, nous savons qu'il était moraliste. Et nous savons aussi que l'analyse morale et psychologique connaît son grand essor à cette époque; c'est ce que tente de montrer mon livre récent intitulé «Patience mon cœur»: il n'est pas indifférent de voir l'effort de Prodicos contribuer au premier chef à cet essor, lui qui fut précisément le maître des deux auteurs qui y contribuèrent le plus.

On peut se faire une idée de son rôle rien qu'en suivant, dans l'ordre, les apparitions du personnage dans le Protagoras de Platon[7].

La première fois, Prodicos intervient lorsque Critias propose un débat devant des auditeurs impartiaux: très bien, approuve Prodicos, impartiaux, mais non pas neutres (κοινούς, non ἴσους), car l'attention sera commune pour les deux camps, mais le plus habile sera préféré (337 a). Il s'agit d'un devoir, celui des auditeurs, et d'une morale qui est sélective (comme dit Prodicos, il faut «donner plus au plus habile et moins au moins savant»).

Mais ce n'est là qu'un début, car, toujours à propos de cette organisation du débat, voici notre Prodicos qui demande que l'on discute (ἀμφισβητεῖν) au lieu de disputer (ἐρίζειν). Cette distinction n'est pas psychologique, mais écoutons la suite! On discute entre amis dans la bienveillance, on dispute entre adversaires. Dans une bonne discussion, ceux qui parlent reçoivent l'approbation, pas la louange, qui peut être trompeuse (εὐδοκιμεῖν – ἐπαινεῖσθαι); et ceux qui écoutent ont de la joie à apprendre, pas un simple plaisir, plus ou moins suspect et lié au corps (εὐφραίνεσθαι – ἥδεσθαι). Cela fait, à 337 c, trois distinctions en chaîne, dont Platon s'amuse manifestement à souligner l'insistance; mais on voit qu'elles reposent bel et bien sur une réflexion cohérente relative aux diverses sortes d'estime ou aux diverses sortes de plaisir.

Cette dernière idée est, à coup sûr, essentielle dans l'analyse morale en général; on la retrouvera plus loin.

Mais en attendant voici que Socrate discute avec Protagoras sur le sens d'un passage de Simonide où réside une apparente contradiction. Que fait Socrate? Il fait appel à Prodicos: «ce ne sera pas trop de toute ta finesse d'oreille, qui t'enseigne la distinction entre 'vouloir' et 'désirer'» (340 b: βούλεσθαι et ἐπιθυμεῖν). C'est là une distinction éminemment psychologique et morale. Il n'en va pas de même de la suivante, qui intervient trois lignes plus bas, entre «être» et «devenir» (εἶναι et γενέσθαι). Toutefois on peut remarquer

6 Cf. P. Huart, *Le vocabulaire de l'analyse psychologique dans l'œuvre de Thucydide* (Paris 1968) 106–113: les exceptions qu'il cite comportent toutes une explication par une intention délibérée.

7 On trouve la liste des passages dans l'étude de H. Mayer, citée à la note 5.

que Socrate emploie la distinction dans le domaine moral (être ou devenir un homme de bien).

Dans tout cela Prodicos ne dit quasiment rien, mais chaque fois que l'on touche à un des domaines qui devaient lui être familiers, Socrate fait allusion à sa manie, pour l'écarter ou pour l'adopter. Ce peut être sous forme d'une allusion plaisante. Ainsi, à 358 a, Socrate vient d'affirmer que le plaisir est bon et la peine mauvaise, il demande leur opinion à Hippias et Prodicos, mais insiste d'abord pour éviter les distinctions chères à ce dernier: «Je demande à Prodicos d'oublier un instant ses distinctions de synonymes»: peu importe qu'il dise ἡδύ, τερπνόν ou χαρτόν (agréable, plaisant, producteur de joie), ce n'est pas la question! Or le témoignage d'Aristote confirme ici celui de Platon. La distinction, capitale pour la morale, entre ἡδονή et τέρψις, était chère à Prodicos[8].

Mais continuons seulement: la suite du dialogue discute du courage, et voici que cela recommence: Socrate fait bon marché des distinctions de Prodicos mais les connaît et nous les fait connaître: «Existe-t-il quelque chose que vous appelez crainte et frayeur (δέος – φόβος)? Et est-ce la même chose que celle à laquelle je donne ce nom? C'est à toi que je m'adresse, Prodicos ...» (358 d). Socrate précise qu'il appelle ainsi une certaine attente du danger; Hippias en tombe d'accord, mais non Prodicos, pour qui c'est là δέος (l'appréhension) et non φόβος (la peur immédiate). «Peu importe le mot, Prodicos», tranche Socrate, qui continue sa démonstration.

Dans le même dialogue, Socrate discute avec Protagoras du rapport entre courage et hardiesse, sans mentionner Prodicos. Mais on retrouve l'opposition sous une forme presque parodique dans le Lachès 197 b, avec une distinction entre courage et absence de crainte, puis une autre entre le groupe courage – prévoyance et le groupe témérité, audace, absence de crainte – imprévoyance. Il y a toutes les raisons de penser qu'ici encore, Prodicos, bien qu'il ne soit pas nommé, se trouve à la source des deux textes.

Et l'on pourrait joindre bon nombre d'autres exemples, tirés d'autres dialogues de Platon; les uns sont peu en rapport avec l'analyse morale et psychologique (le terme et la limite, dans le Ménon 75 e[9]; mais il s'agit d'une distinction toute hypothétique, imaginée par Socrate, comme ce que Prodicos dirait «peut-être»); ou bien ils ont avec elle un rapport assez flou («agir» et «faire» dans le Charmide 163 d); d'autres enfin en relèvent directement, comme «apprendre» et «comprendre», dans l'Euthydème 277 e. Cette dernière distinction se fait sous le patronage de Prodicos, sans le faire intervenir en personne; elle est d'autant plus intéressante que le grec avait de la peine à séparer les deux notions dans le cas du mot μανθάνειν: le dialogue se plaint de cette ambiguïté, à laquelle la distinction offerte tente d'apporter un remède.

8 *Topiques* II 6, 112 b (les mots étant χαρά, τέρψις et εὐφροσύνη); cf. schol. au *Phèdre* 267 b.

9 Socrate précise: «Tous ces mots ont pour moi même valeur.»

Cette liste est assez éloquente pour éclairer et le procédé, et son domaine d'application privilégié. Elle permet aussi de mesurer qu'il y avait là, pour des hommes épris de précision intellectuelle, un outil remarquable. Or le fait est aisément confirmé: car les auteurs du Ve siècle que la tradition donne pour disciples à Prodicos, Thucydide et Euripide, ont non seulement imité l'habitude du sophiste, mais repris à leur compte plusieurs des distinctions que Platon lui a nommément attribuées.

Chez Thucydide, le procédé est fréquent[10]; et il affecte souvent la même allure antithétique et dogmatique que chez Prodicos. Ainsi quand il oppose l'injustice et la violence (I 77, 4: «L'une semble l'empiètement d'un égal et l'autre la contrainte d'un supérieur») ou encore la hauteur et le mépris (II 62, 4: «La hauteur en effet (αὔχημα) peut aussi bien naître d'une inconscience accompagnée de chance et venir à des lâches; mais le mépris (καταφρόνησις) veut que, en vertu d'un jugement, on soit sûr de l'emporter sur l'adversaire»[11]). Ainsi encore quand un de ses orateurs affirme: «on parle de violation des règles pour les crimes accomplis sans nécessité, mais non quand les circonstances vous poussent à quelque audace» (IV 98, 6). Sans cesse les distinctions surgissent, s'aiguisent, s'affinent.

On trouverait des distinctions aussi nettes chez d'autres contemporains, comme Antiphon, dans les Tétralogies, quand il distingue la faute religieuse de la faute tout court (I α 3: ἀσέβημα et ἁμαρτία) ou la malchance du malheur (II γ 8 et δ 10: ἀτυχία et ἁμάρτημα).

Mais, de toute façon, même là où la distinction n'est point posée comme une définition, le respect des différences se marque avec rigueur. Qui plus est, on observe que les distinctions citées dans le Protagoras comme caractéristiques de Prodicos sont pratiquement toutes reprises de façon sous-jacente dans les textes de Thucydide et d'Euripide.

La première était la distinction entre impartial et égal κοινός – ἴσος. Or, sans aller jusqu'à des définitions antithétiques, Thucydide et Euripide jouent tous deux du rapprochement des deux termes[12].

La seconde était l'opposition entre la discussion amicale et la dispute. Or Thucydide fait dire aux Corinthiens, à I 69, 6: «Que personne ici ne voie dans nos déclarations aucune hostilité, mais un simple reproche: les reproches vont à l'ami qui se trompe, et les accusations à l'ennemi qui vous a fait du tort.»

Dans le Protagoras, cette distinction menait à celle des différentes sortes de plaisir – idée reprise un peu plus loin par la distinction entre l'agrément, le plaisir et la joie. Or Thucydide distingue à l'occasion la chance et le bonheur

10 Les statistiques sont toujours contestables car la distinction peut être plus ou moins appuyée; mais on en compte environ soixante-dix, réparties à peu près également dans l'œuvre, sauf au livre VIII.

11 Toute la suite du texte multiplie les distinctions du même genre.

12 Thuc. III 53, 1 et 2; Eur. *Suppl.* 431–432.

durable (III 39, 4: εὐτυχεῖν – εὐδαιμονεῖν) et signale que le plaisir des mots (τέρπω) tourne finalement au malheur (III 40, 3). Quant à Euripide, il insiste constamment sur ce qui distingue les diverses formes du bonheur: dans Médée 1228, il s'agit de la durable εὐδαιμονία opposée à la prospérité et à la chance (ὄλβου – εὐτυχής); et la même opposition se retrouve dans les Bacchantes, où le bonheur de l'εὐδαίμων est opposé à la fragilité de l'ὄλβος (902–911): la fragilité de l'εὐτυχία et de l'ὄλβος est de même marquée dans bien d'autres textes[13].

L'opposition des deux sortes de crainte est constamment marquée par Thucydide[14]; et Euripide souligne que certains usages peuvent inspirer la lâcheté à ceux qui avaient la vaillance (Suppl. 540). Quant à celle des diverses sortes de courage, et du rôle que les connaissances intellectuelles peuvent jouer à côté de la vaillance naturelle, elle remplit toute l'analyse des généraux avant la bataille de Naupacte, au livre II de Thucydide; et elle est souvent reprise ailleurs[15]; Thucydide renforce même l'opposition entre courage et hardiesse, en parlant d'une «audace irraisonnée» (τόλμα ἀλόγιστος, à III 82, 4 et VI 59, 1). Et Euripide n'ignore pas non plus le problème, lui qui dit, dans les Suppliantes (508–510), qu'il ne faut pas un chef audacieux (θρασύς), car «la prudence aussi est courage».

On remarquera de surcroît que, dans les deux cas, la distinction posée par Prodicos permet de faire passer entre les mots souvent considérés comme synonymes la fameuse ligne de démarcation qui fonde la morale de ce temps-là – celle qui sépare le rationnel de l'irrationnel, c'est-à-dire, en l'occurrence, la crainte raisonnée et la terreur, ou bien le courage lucide et l'audace aveugle. Par ses distinctions, Prodicos fournissait un début de solution aux problèmes qui agitaient alors les esprits.

Son rôle est donc évident, et éclatant. Encore pourrait-on allonger la liste des exemples, comme on pourrait relever certaines distinctions qui se rencontrent chez divers auteurs sans être nommément attribuées à Prodicos[16]. Il n'en est pas besoin pour prouver que sa manie s'était répandue chez les intellectuels du temps, et répandue sous la forme même qu'il lui avait donnée.

Détail amusant: Aristophane, dans les Grenouilles, s'est plu à mettre une de ces distinctions «à la Prodicos» dans la bouche de son Eschyle. Dans le

13 Ainsi *Suppl.* 550–555, mais aussi le fragment 198 N² de l'*Antiope*.

14 Cf. notre étude sur *La crainte dans l'œuvre de Thucydide*, Classica et Mediaevalia (mél. Carsten Høeg) 17 (1956) 119–127.

15 Cf. par exemple II 62, 5 où l'intelligence fonde une meilleure audace que l'espérance, et surtout VI 69, 1, où le courage tient, tant que le savoir est là.

16 Ainsi de la distinction qui oppose la force et la puissance: Protagoras s'en fait le défenseur dans le dialogue qui porte son nom (350 e) et Alcibiade, dans Thucydide, met en parallèle les deux termes (VI 18, 6). Ainsi encore de la distinction entre αἰδώς et αἰσχύνη, qui forme la base de toute une analyse dans Thucydide (I 84) et offre à Euripide l'occasion de jeux subtils, par exemple dans les *Suppliantes* 911–912.

prologue des Choéphores, il avait fait dire à Oreste: «Me voici de retour dans mon pays, je rentre»; et aux critiques de son rival, il répond en expliquant: «Venir dans son pays est le fait de celui qui a une patrie; sans autre accident, il est venu; mais un exilé revient et rentre» (1063–1065). Prêter ces arguties sophistiquées à Eschyle est plaisant[17]; mais le fait prouve aussi que les tribunaux vivaient de telles distinctions et que le public les connaissait assez pour s'en amuser.

Evidemment, la mode s'était répandue d'une façon si large et systématique, que parfois elle pouvait avoir l'air d'un jeu rhétorique. On a vu que Socrate, bien souvent, tenait ces distinctions de termes pour des arguties indifférentes et que ce goût des mots lui semblait parfois sans rapport avec la recherche de la vérité. Mais Socrate cherchait plus l'unité des concepts que les divisions – lui qui allait jusqu'à vouloir identifier le fait d'agir bien et d'être heureux. Il n'est donc pas le meilleur juge.

Mais même en se situant dans une perspective plus pratique et plus analytique, on peut se demander sur quoi reposaient ces distinctions de Prodicos, reprises par tant d'écrivains. Dans certains cas, elles étaient justifiées et par l'usage antérieur et par l'étymologie; dans d'autres, elles semblent un peu arbitraires et c'est en quoi on peut parler de manie. La joie et le plaisir forment une distinction justifiée, mais pour l'agréable et le plaisant, c'est moins évident. De même pour αἰδώς et αἰσχύνη, et pour «apprendre» et «comprendre»: le fait est que l'on trouverait quantité de passages où un mot est employé pour l'autre. Mais précisément l'effort de Prodicos est peut-être encore plus intéressant là où il est artificiel. Car il montre un désir d'imposer un ordre, au nom de la clarté. Des mots justes, tels que l'on ne puisse employer l'un pour l'autre, n'existent pas toujours en fait: dans ce cas, on les oriente, pour les nuancer. Et l'on comprend alors que cet effort de distinction, qui impliquait l'emploi du mot juste quand il y avait le choix, l'apport de nuances nouvelles pour l'élargir, voire la création de mots nouveaux s'il le fallait, était un effort délibéré pour éviter à tout prix le malentendu et l'ambiguïté.

Je le regrette pour les gens de notre temps, si épris de l'ambiguïté et si prêts à dénoncer les limites du langage; mais l'effort de Prodicos était précisément inverse: il repoussait l'ambiguïté à toute force, quitte à introduire des distinctions neuves et peut-être artificielles, mais efficaces et claires – ce qui servait et le langage lui-même et en dernier ressort la pensée.

*

Le premier effet de telles recherches est l'emploi systématique du mot juste, grâce à un effort latent de différenciation. Cela n'implique pas que la distinc-

17 Que l'argument soit là pour faire rire est confirmé par la réponse qu'Eschyle fait ensuite à un autre reproche du même genre, en disant que, pour parler à des morts, il n'est pas facile de se faire entendre!

tion soit posée et affirmée comme telle. Et déjà dans les exemples que nous avons cités à propos du Protagoras, plusieurs cas étaient des exemples de mots employés en contraste, mais non pas délibérément contrastés.

Un bon exemple de cette différenciation apparaît dans le vocabulaire qu'emploie Thucydide pour le courage. On a dit déjà qu'à la suite de Prodicos, il distinguait le courage de l'audace; mais, au livre II, le vocabulaire est infiniment plus nuancé, puisqu'il distingue les diverses formes du courage, naturel ou acquis.

Sans doute, dans ce cas et pour un combat, faut-il de l'audace: les Lacédémoniens comptent que leur courage la leur donnera et les Athéniens pensent que l'expérience la leur assurera; mais les Athéniens parlent de θάρσος, pour bien montrer qu'il s'agit d'une confiance, fondée sur la compétence[18]. Et la distinction en implique une autre. Le courage, tout court, sous sa forme générale, c'est ἀνδρεία. Mais les Péloponnésiens croient à un courage naturel, inné. Aussi emploient-ils deux autres mots: l'un est εὐψυχία, où se reconnaît une qualité de l'âme, donc une qualité naturelle. Déjà les Corinthiens du livre I se vantaient que ce fût une vertu péloponnésienne, et innée: «l'εὐψυχία assurément nous donnera le dessus; car l'avantage que nous devons à la nature ne peut se communiquer à eux par l'effet d'un enseignement» (I 121, 4)[19]. Il sera dès lors facile aux Athéniens de nier qu'une telle vaillance, toute spontanée, existe sans cause: ils diront donc que l'ἀνδρεία n'est pas l'apanage des Spartiates (89, 2) et préciseront, à la phrase suivante: «ils n'ont nulle supériorité en matière de force d'âme» et seule l'expérience donne confiance aux gens dans le domaine qu'ils connaissent. L'autre mot est ἀλκή, un mot ancien, déjà employé par Homère, et suggérant la lutte concrète, à la mode d'autrefois. Le choix des mots correspond donc à deux théories du courage et rend possible l'analyse. J'ajouterai que, dans le récit, Thucydide prend bien soin de confirmer l'analyse athénienne, en montrant comment l'expérience des Athéniens crée un effet de surprise et que, du coup, on voit surgir φόβος chez les Péloponnésiens et θάρσος chez les Athéniens (91, 3–92, 1).

J'ai cité cet exemple parce qu'il se rattache à une des distinctions de Prodicos; mais on pourrait en citer des centaines. Il suffirait d'ailleurs de se reporter à la thèse de P. Huart, sur «Le vocabulaire de l'analyse psychologique chez Thucydide» (Paris 1968) qui étudie de près ces distinctions à propos de chaque mot.

18 Le mot τόλμα est employé par les Péloponnésiens à 87, 4 et 5, et repris par les Athéniens à 89, 5; ils emploient θρασύτεροι à 89, 5 «seule l'expérience que chaque peuple a de quelque chose l'y rend plus résolu». Ce mot est d'ailleurs intéressant dans la mesure où la prose attique a tendu à introduire une distinction apparemment arbitraire, mais délibérée, entre les deux graphies du même mot θάρσος et θράσος, la bonne et la mauvaise confiance en soi (ceci ne valant pas pour l'adjectif, de forme unique, qui s'est toutefois spécialisé dans le sens défavorable). Sur l'absence de distinction dans Thucydide, cf. Huart, op. cit. (supra n. 6) 428–429.

19 Le mot apparaît avec ce sens dans les *Perses* 326. L'*Electre* d'Euripide offre un rapprochement intéressant au vers 390: ἐν τῇ φύσει δὲ τοῦτο κἀν εὐψυχίᾳ.

Elles font mesurer la peine que l'on peut avoir à traduire un auteur comme Thucydide (elle est grande!) et aussi ce que l'on perd à le lire en traduction ... Elle font aussi mesurer le danger d'expliquer ces recours à des mots différents comme un simple procédé de *variatio* rhétorique, ainsi que le voudrait, par exemple, la thèse de J. Ros[20].

Certaines de ces distinctions me paraissent d'autant plus significatives qu'elles n'étaient point effectives dans le langage courant: on sait le mal qu'a donné aux commentateurs le contraste qu'établit Thucydide entre l'ἀληθεστάτη πρόφασις, et les αἰτίαι καὶ διαφοραί ayant amené la guerre du Péloponnèse. La difficulté vient de ce que πρόφασις, qui portait bien en lui la valeur de «cause» ou d'«explication», fut aussi employé dans le sens de «prétexte». D'où un malaise et de nombreuses études, rapprochant, entre autres, Thucydide des médecins. S'il est aujourd'hui clair que le sens qu'il donne au mot n'a rien d'anormal, il est non moins clair que le vocabulaire de la causalité ne comportait pas de façon évidente cette distinction que marque Thucydide: c'est pourquoi il a dû la dégager par le contexte et par l'addition d'un adjectif.

D'autres sont au contraire fondées dans la langue. Il n'est pas un professeur de grec qui n'ait appris à ses jeunes élèves à distinguer le sens de δοκεῖν et de φαίνεσθαι, leur apprenant ainsi à découvrir que tout ce qui nous apparaît n'a pas même valeur – une leçon fort utile. Et il n'est personne qui ne puisse comprendre en voyant les deux mots côte à côte, la différence qu'il y a entre subir une injustice et subir une violence (I 77, 4); mais le fait de les avoir mis côte à côte a permis à Thucydide de trouver et une loi psychologique sur les réactions humaines et une excuse aux excès de l'impérialisme athénien[21]. Qui, de nos jours, n'emploierait pas allégrement l'un pour l'autre?

Il est possible que Thucydide soit, en ce domaine, l'auteur le plus rigoureux; aussi ne multiplierai-je pas les exemples d'Euripide[22]. Je me contenterai de rappeler certains effets d'antithèse, qui ne reprennent pas des distinctions de Prodicos, mais supposent une attention rare à la valeur des mots. Quand Hécube demande à Agamemnon de l'aider, elle lui demande d'abord de punir (845); puis, devant ses craintes, elle rectifie: «sois mon confident, ne sois pas mon complice»[23]. Entre les deux composés parallèles passe toute la démarcation qui sauverait Agamemnon devant une cour de justice: on verra que pareille utilisation du mot juste comme arme judiciaire n'était pas exceptionnelle.

20 *Die* Μεταβολή *(Variatio) als Stilprinzip des Thukydides* (Paderborn 1938).

21 «L'injustice, apparemment, indispose plus les hommes, quand ils en souffrent que la violence: l'une semble l'empiètement d'un égal, et l'autre la contrainte d'un supérieur.»

22 Pourtant tel passage des *Bacchantes* offrirait un éventail de nuances, à propos du bonheur, qui vaut bien celui de Thucydide à propos du courage. Ainsi dans ces chants du chœur, dont l'un commence par ὦ μάκαρ, ὅστις εὐδαίμων (72sqq.): voir notre article sur *Le bonheur dans les Bacchantes,* Rev. Et. Gr. 76 (1963) 361–380.

23 Eur. *Héc.* 870–871: σύνισθι μὲν γάρ, ... συνδράσῃς δὲ μή.

Thésée de même, dans les Suppliantes (161), reproche à Adraste: «tu suivis ton courage et non pas ta raison»; les mots grecs sont ici encore de composition parallèle; et l'un d'entre eux vient d'être évoqué. Trop bouillant par nature, pas assez lucide, Adraste a suivi, selon l'avis athénien, εὐψυχίαν ... ἀντ' εὐβουλίας: toute une théorie des vertus se glisse sous ce contraste.

De tels exemples sont clairs et ne tirent leur force que du contraste stylistique. Mais il ne faudrait pas croire qu'il en soit toujours ainsi. Car que dire d'une formule où s'opposent les deux aspects d'un mot, dans deux acceptions différentes: cela arrive quand on lit dans les Bacchantes (395) la fameuse formule τὸ σοφὸν δ' οὐ σοφία! Prodicos lui-même n'eût sans doute pas été jusque là: donner un sens différent à l'adjectif substantivé et au substantif! ...

Or cet exemple nous mène à d'autres, moins suspects et moins contradictoires, mais plus en rapport avec le titre de cette conférence. Car, à partir du moment où l'on distingue les mots presque synonymes, ce respect du sens impose aussi celui des formes mêmes des mots.

Ne parlons pas des temps de l'infinitif, toujours scrupuleusement observés par Thucydide (les commentateurs le font volontiers remarquer, par exemple dans la série des infinitifs qui servent à décrire le comportement des Athéniens et des Lacédémoniens à I 70): ce n'est point là un usage original, ni qui serve à distinguer des sens. Mais déjà, avec les voix, la distinction surgit. C'est ainsi qu'à côté de περιορᾶν, «regarder avec indifférence», Thucydide emploie plusieurs fois le moyen περιορᾶσθαι, «regarder avec intérêt, guetter la suite»: cette forme moyenne ne se rencontre nulle part ailleurs en grec[24]. Quand on a pris l'habitude de définir les sens avec rigueur, tous les détails du mot comptent. Et c'est bien ce qui fait l'extraordinaire valeur formatrice d'une langue aussi précise.

Mais déjà περιορᾶσθαι nous met sur la voie des mots composés. Car il faut penser à cela aussi, quand on parle de la rigueur de la langue grecque: c'est que le nombre des mots n'en était pas fixé une fois pour toutes et que le procédé de la composition permettait d'introduire aisément des distinctions de plus en plus précises.

Ainsi quand, au livre I de Thucydide, les Corcyréens conseillent aux Athéniens de les accueillir comme alliés, ils leur disent de prendre des mesures contre Corinthe avant elle plutôt qu'après: προεπιβουλεύειν αὐτοῖς μᾶλλον ἢ ἀντεπιβουλεύειν (33, 4). Certes la figure rhétorique donne du relief à l'opposition; mais on constate aussi que celle-ci repose sur la composition verbale. Or ces deux verbes se rencontrent ailleurs dans Thucydide, mais, à l'époque classique, jamais ailleurs que chez lui[25]: on se donne le vocabulaire qu'exige la rigueur de la pensée. De même quand Hermocrate parle au livre VI (76, 4) de

24 Cf. IV 73, 1; VI 93, 1; VI 103, 2, etc. (cf. Huart, op. cit. [supra n. 6] 179).

25 Seul προεπιβουλεύειν est attesté dans la tradition manuscrite suspecte de Diodore de Sicile 19, 65: l'autre est un hapax.

prendre un maître non pas plus sot, mais plus fâcheusement intelligent (οὐκ ἀξυνετωτέρου, κακοξυνετωτέρου δέ), l'opposition est rude; elle est soulignée par la rime; mais surtout elle fait intervenir un mot qui n'est pas attesté ailleurs. Ou bien, pour marquer la course des beaux esprits, Cléon offre un προεπαινέσαι (louer à l'avance) qu'il fait voisiner avec προαισθέσθαι et προνοῆσαι (III 38, 6)[26]. Création de Thucydide? Il n'est jamais possible de l'affirmer avec certitude. Néanmoins, je constate que les mots généralement comptés, comme «Einzelbildungen»[27], sont tous des mots forgés pour préciser une nuance – par exemple des désidératifs[28], ou, plus souvent, des mots composés d'un ou plusieurs préverbes qui en précisent la valeur. C'est ainsi que Thucydide emploie, à côté de πολιορκεῖν, le composé διαπολιορκεῖν, «poursuivre un siège jusqu'au bout»; à côté de τεχνῶμαι le composé ἐκτεχνῶμαι, «monter une ruse particulièrement ingénieuse»[29] et aussi, avec plusieurs préverbes combinés, des mots comme ἐπι-παρα-νέω (entasser en plus le long de), ξυν-διαπολεμέω (mener jusqu'au bout la guerre aux côtés de quelqu'un), προσ-αφίστημι (susciter de nouvelles défections), προσ-ξυν-οἰκέω (habiter avec quelqu'un en plus d'autres)[30].

Or, si l'on passe à Euripide, on constate que les *hapax* sont exactement de même nature. Sans parler du composé ἀπειρόκακος, qui, pour l'époque classique, ne se rencontre que chez Thucydide et chez Euripide[31], on relève la même tendance à préciser le sens d'un mot par la composition. Ainsi se rencontrent chez lui ἀντικηδεύειν (se soucier de quelqu'un en retour), ἀντιδουλεύειν (être soumis en retour), προμοχθεῖν (se donner de la peine en premier), προλάζυσθαι (se saisir à l'avance), συγγηθεῖν (se réjouir avec), ou, avec deux préverbes, ἐγ-καθ-ηβᾶν (passer sa jeunesse dans)[32]. Ces composés s'attachent en général à la nature des relations réciproques entre les personnes, et non aux actions politiques, comme chez Thucydide; mais le procédé est le même; et, chaque fois, l'usage du composé ajoute une nuance de sens utile et fine, que les

26 Le dernier mot est courant; le précédent ne se rencontre qu'après Thucydide; le premier que dans une inscription.

27 Cf. la liste de W. Schmid, *Geschichte der griech. Literatur* I 5 (Munich 1948) 187, n. 5.

28 Ce sont des «désirs» propres à la guerre: désirer livrer un combat naval, conclure une entente, livrer un commandement.

29 Les deux références sont: III 17, 3 et VI 46.

30 Les références sont, respectivement, II 77, 2; VIII 1, 3; IV 117, 1; VI 2, 3. Le dernier mot n'est pas à confondre avec προ-συν-οικέω, qui, lui, est déjà dans Hérodote. Le mot ξυν-επιστρατεύειν se rencontre dans Thucydide (V 48, 2) et après lui, mais pas avant. Schmid ajoute ἐναποκλείω: il faut lire ἐν-απο-κλάω: briser en morceaux dans.

31 Thucydide V 105; Eur. *Alceste* 927. La valeur est d'ailleurs différente.

32 Les références sont, respectivement, *Suppl.* 1234; *Ion* 1027; *Ion* 734; *Suppl.* 362; *Hél.* 727 et enfin *Hippolyte* 1096. Pour ce dernier exemple, la valeur du terme est rehaussée par une construction dont Barrett montre qu'elle implique un langage «recherché»; on notera que le verbe *καθηβᾶν (sans ἐν-) n'est pas attesté. – Nous empruntons ces exemples aux tableaux dressés par Smereka, *Euripidea* II. Προπαρέσταν, dans *Héraclès* 439, est, lui, suspect.

traducteurs ne sauraient toujours conserver. La rigueur du grec devient ici trop grande pour nos langues à nous.

Il existe d'ailleurs une confirmation amusante pour les liens de famille, quand Oreste appelle Iphigénie, non pas «sœur», mais «sœur liée à moi et née du même père», avec le mot συγ-κασιγνήτη, qui n'est pas attesté ailleurs. Cette insistance est importante car elle se place au moment de la reconnaissance entre le frère et la sœur[33]. Traduire «sœur commune» comme le dictionnaire Bailly, ou «ô fille de ma mère» comme H. Grégoire, est reconnaître que cette nuance si riche est impossible à rendre sans une extrême maladresse.

Plus on veut marquer de nuances, plus les mots s'allongent et se renouvellent. Or c'est là exactement le souci de l'ὀρθοέπεια – lui aussi un composé nouveau que le Phèdre de Platon présente comme un mot entre guillemets, propre à l'enseignement de Protagoras (267 c) ou de l'ὀρθολογία, autre composé qui apparaît dans le Sophiste (239 b) ou de l'ἀκριβολογία dont on parle à propos de Prodicos[34]. Les composés surgissent soit pour les notions nouvelles, soit pour celles que la précision nouvelle de la pensée vient en partie renouveler.

On conçoit aisément ce qu'une telle tendance apportait à la précision même de la pensée. Il ne faut pourtant pas négliger que de telles recherches de vocabulaire débordent de beaucoup la manie même de Prodicos, à laquelle il est temps de revenir. Elle seule, en effet, permettra de mieux saisir en quoi ce souci, aux prolongements si divers dans le domaine de la rigueur formelle, avait lui-même pour sens d'affiner celle de la pensée.

*

Dans la pratique, les sophistes étaient des maîtres de rhétorique; et le domaine des procès était le premier où s'exerçait l'activité des orateurs, non seulement en justice, mais dans les débats de même type qu'offrait l'histoire ou le théâtre.

Or distinguer les sortes de fautes et montrer que l'on rentre soi-même, ou que l'adversaire rentre, dans tel cas ou dans tel autre, est souvent le moyen, par la distinction entre les cas, de faire admettre sa thèse. On a vu qu'Antiphon distingue la faute religieuse de la faute tout court, et, dans le cas d'un meurtre involontaire, oppose la malchance, le malheur, la faute. Ces distinctions correspondent à une réflexion alors importante sur la responsabilité; et l'on se sou-

33 Il s'agit d'*Iphigénie en Tauride* 809. Ce moment de l'action met en relief la découverte de cette parenté; cf. 795: ὦ φιλτάτη μοι σύγγονε; 802: ἀδελφόν; 803: ἀδελφὸν τὸν ἐμόν; 805: σός, ὦ τάλαινα, σύγγονος – Eschyle et Sophocle employaient, pour une nuance équivalente, un composé moins expressif: αὐτάδελφος, que l'on retrouve dans un fragment d'Euripide (Euripide, au surplus, emploie aussi αὐτοκασιγνήτη).

34 Cf. ci-dessus, p. 2; on forgera plus tard dans le même sens, le mot ὀρθορρημοσύνη (Thémistius).

vient que Thucydide, lui aussi, oppose avec soin la faute contre les lois, qui est voulue, à l'infraction commise sous la contrainte (IV 98, 6). On sait aussi que cette réflexion est souvent présente dans la tragédie[35]. Deux exemples de Thucydide suffiront à montrer comment la distinction entre les mots modifie le jour sous lequel apparaît un acte, ainsi que le jugement à porter sur lui, et comment des figures rhétoriques, dans les deux cas, lui donnent sa force.

Au livre I, les Corinthiens attaquent l'attitude de Corcyre, qui s'était voulue neutre. Les Corcyréens ont dit qu'ils n'avaient délibérément été les alliés de personne et qu'il leur avait paru sage de ne pas s'associer à des risques dont autrui aurait décidé (32, 4)[36]. Or les Corinthiens, reprenant cette soi-disant «sagesse», modifient le verbe employé et en tirent une antithèse: ce que les Corcyréens voulaient n'était pas d'éviter de «s'associer aux fautes d'autrui, mais commettre les leurs sans personne» (I 37, 4: οὐχ ἵνα μὴ ξυναδικῶσι[37] ... ἀλλ' ὅπως κατὰ μόνας ἀδικῶσι): l'idée de faute est réintroduite là où l'on ne parlait que de risques, puis elle est aggravée par l'antithèse: ainsi le jugement bascule dans un sens défavorable.

De même, lorsqu'il s'agit de régler le sort de Mytilène, Cléon, qui plaide pour la sévérité, analyse la conduite des gens de l'île: ils étaient traités avec égards, ils avaient leur autonomie, donc qu'ont-ils fait? «Ils ont comploté et fait une insurrection plutôt qu'une défection (la défection, elle, suppose qu'on subissait quelque violence)» (III 39, 2: ἐπεβούλευσάν τε καὶ ἐπανέστησαν μᾶλλον ἢ ἀπέστησαν): le fait qu'il y ait une définition explicative nous renvoie directement aux procédés de Prodicos. Mais, de surcroît, nous voyons que l'appréciation de l'acte change du tout au tout grâce à cette distinction. Il en va un peu de même du passage déjà cité où les Corinthiens distinguent le reproche et l'accusation et précisent cette distinction par une définition: ils peuvent ainsi faire admettre comme amicale une attitude qui eût pu passer pour un acte d'hostilité.

Mais, même si l'on sort du domaine des verdicts proprement juridiques, il est clair que, dans tout débat, le changement de terme est le moyen de changer l'appréciation. Pour passer à des échanges plus vifs, on peut se tourner vers Euripide, ses tirades et ses stichomythies. Un exemple de chaque sorte sera, ici encore, suffisant.

Le premier renvoie à une des distinctions de Prodicos – celle qui porte sur le courage. Quand Jason arrive, très arrogant, Médée lui dit que venir ainsi

35 Sur ces questions, cf. L. Gernet, *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce* (Paris 1917) et S. Saïd, *La faute tragique* (Paris 1978).

36 «S'associer aux risques», συγκινδυνεύειν est souvent attesté après Thucydide, mais pas avant.

37 Même remarque que pour le composé cité à la note précédente. Le mot revient une autre fois dans le discours des Corinthiens; et la faute des Corcyréens est alors si bien admise que ce sont les Athéniens qui, en les accueillant, ne feraient que ξυναδικεῖν (I 39, 2); le texte s'accompagne d'ailleurs d'une belle antithèse distinctive: οὐ ξυμμαχεῖν, ἀλλὰ ξυναδικεῖν.

faire face à ceux que l'on a maltraités, n'est pas du courage, mais de l'impudence. Ce n'est même pas une bonne audace (469: οὗτοι θράσος ... οὐδ' εὐτολμία): c'est le pire des fléaux humains, l'ἀναίδεια. La distinction des synonymes est ici relevée par l'emploi d'un mot rare pour marquer la bonne audace: le premier emploi attesté de ce mot! Et voilà encore une fois le jugement qui bascule, dans le mauvais sens ...

On aimerait mettre en regard le retournement inverse, celui de Lycos, disant que sa conduite n'est pas de l'impudence, mais de la prudence (Héraclès 165, οὐκ ἀναίδειαν, ἀλλ' εὐλάβειαν); ainsi s'illustrerait la série des retournements possibles; mais l'antithèse, cette fois, n'est point distinction de synonymes.

Quelquefois, d'ailleurs, le remplacement d'un mot par un autre n'est point exactement une distinction de synonymes, mais s'en rapproche. Ainsi dans les Suppliantes (574–575), le héraut reproche à Thésée la *polupragmosunè* athénienne. C'était un reproche classique: Athènes se mêlait de tout: «Vous faites beaucoup de choses, toujours, ta ville et toi.» A quoi Thésée répond en changeant le verbe, en remplaçant «faire» par «entreprendre»; «elle entreprend beaucoup de choses et en tire beaucoup de gloire»[38]. L'enchaînement rapide se fait par une rectification de termes, fondée sur la distinction d'expressions voisines.

Il ne faudrait pas toutefois s'attarder trop sur ce genre d'exemples qui aident l'orateur dans une circonstance donnée mais ne contribuent que peu au progrès de la pensée. Or la distinction des synonymes a aussi puissamment servi ce progrès; et j'aimerais au moins suggérer le rôle qui a été le sien dans l'élaboration de la pensée politique et de la pensée philosophique.

Pour le premier domaine, je donnerai encore une fois deux exemples, très voisins l'un de l'autre: ceux des noms de l'autorité exercée sur des cités, ou dans une cité.

Prodicos ne se voit pas attribuer la distinction que fait Protagoras dans le dialogue qui porte son nom, à 350 e, entre ἰσχύς et δύναμις («je n'accorde nullement quant à moi, que les puissants soient forts, bien que je reconnaisse que les forts sont puissants»). Cette distinction n'a pas été mentionnée plus haut; mais il est clair qu'elle se situe dans la ligne de Prodicos. Elle est respectée par Thucydide (qui y joint κράτος). Mais surtout elle se prolonge chez lui en une analyse sur la différence entre l'empire et l'hégémonie, l'un, ἄρχειν, n'impliquant pas le consentement des autres, et l'autre, ἡγεμονεύειν, le supposant. Cette distinction n'était certes pas de son invention, mais il lui a donné un

38 Cette idée du πόνος menant à la gloire est aussi dans Thucydide (I 144, 3; II 63, 1 et 64, 3: cf. notre *Thucydide et l'impérialisme athénien* 119–120). Mais il offre, lui, une autre réponse à l'accusation de *polupragmosunè* (VI 87, 2: πολλὰ δ' ἀναγκάζεσθαι πράσσειν διότι καὶ πολλὰ φυλασσόμεθα: le mot πολλά joue le même rôle pour soutenir l'antithèse. Un autre retournement de la πολυπραγμοσύνη par distinction de synonymes figure dans le *Ploutos* 914.

grand relief en analysant la force et les dangers internes de l'impérialisme athénien; il a même fait décrire par ses Athéniens l'évolution quasiment inévitable qui mène d'une forme à l'autre (I 75, 2–76); et il a fait miroiter aux yeux des Lacédémoniens un beau programme – celui d'Alcibiade – consistant à détruire la δύναμις d'Athènes et à exercer eux-mêmes l'hégémonie sur la Grèce ἑκούσης καὶ οὐ βίᾳ. Ces formules relèvent d'une réflexion approfondie; et l'on sait que, de Thucydide, elles passeront chez Isocrate (lui aussi élève de Prodicos, selon la tradition); il ne cessera de vanter les mérites de l'hégémonie et les fautes de l'empire: ce double thème figure dans presque tous ses traités et forme la charpente du discours Sur la Paix. La vie politique grecque au Ve et au IVe siècle est entièrement commandée par cette distinction entre synonymes nourrie d'analyses et d'exemples de plus en plus élaborés.

Mais la distinction entre ἄρχειν et ἡγεμονεύειν repose sur l'idée que l'ἀρχή d'Athènes, contrairement à l'hégémonie, est une tyrannie (Thuc. II 63, 2; III 37, 2; VI 85, 1). Et ceci nous renvoie à l'analyse de la politique intérieure: aussitôt nous y trouvons la distinction entre synonymes. Déjà dans Hérodote on voit que «monarchie» et «tyrannie» ne s'emploient pas indifféremment (il est vrai que c'est dans le débat sur le meilleur régime, au livre III, et que le passage reflète probablement l'influence d'Athènes et des sophistes). Mais passons à Euripide, et, une fois de plus, aux Suppliantes. Nous constatons que Thésée parle toujours du «peuple» (406. 442) mais que le héraut thébain, dans sa première phrase dit «la foule». La distinction reflète ici les tendances de chacun; mais on sait que l'on aboutira chez Aristote à un nouveau nom pour cette mauvaise démocratie: ce sera, précisément à cause de cette «foule», de cet *ochlos,* l'ochlocratie. Inversement, le même Aristote en viendra à appeler *politeia,* tout court, le régime par excellence que constitue la bonne démocratie. De même toute la réflexion politique, chez Isocrate ou chez Platon, passe par des nuances de sens précises entre mots de valeur voisine – par exemple entre la bonne «aristocratie» et la mauvaise «oligarchie». Nous vivons encore aujourd'hui de ces termes ainsi classés avec leur valeur, bonne ou mauvaise; mais nous avons tendance à oublier que cet effort de définition, par retouches successives, distinctions nouvelles et systèmes peu à peu mis en ordre, s'est entièrement déroulé dans l'Athènes des Ve et IVe siècles: le livre de Mlle J. Bordes, intitulé «Politeia dans la pensée grecque jusqu'à Aristote»[39], analyse de très près cette élaboration progressive. Il est clair que son principe même s'inscrit dans la suite des manies de Prodicos.

Et, pour finir, la philosophie!

Je sais bien que Socrate se moque volontiers de son maître Prodicos, de son ami Prodicos; et il envoie promener ses distinctions de synonymes avec une belle indifférence. Mais pourtant, de si nombreuses mentions! S'il n'y avait eu là qu'une innocente manie, ce serait lui donner trop d'importance.

39 Les Belles Lettres, Paris 1982.

En fait, si l'on regarde la méthode de Socrate, telle qu'elle est présentée par Platon, on constate qu'elle part toujours d'une recherche de définition: qu'est-ce que le juste, ou la piété, ou le courage, ou tout simplement la rhétorique? Et au fur et à mesure que la définition se précise, des confusions sont écartées. Certaines sont marginales par rapport au thème central. Par exemple, dans le Gorgias, on peut citer la distinction que Socrate oppose à Polos; les orateurs et les tyrans ne sont pas tout-puissants parce qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent; et, belle distinction de synonymes, ils ne font pas ce qu'ils veulent alors qu'ils font ce qui leur semble bon (467 b): la raison en est qu'on ne veut qu'un bien et que leur action tend à un mal! On se souviendra que Prodicos distinguait βούλεσθαι et ἐπιθυμεῖν, vouloir et désirer.

Plus loin, dans le même dialogue, toute la discussion avec Calliclès tourne sur la définition des meilleurs et des plus puissants; le grand nombre étant plus fort que l'homme isolé, est-il meilleur? Socrate presse Calliclès: «Mais, puisque 'meilleur' n'est pas pour toi synonyme de 'plus fort', reprends les choses de plus haut ...» (489 e). On essaie avec «ceux dont l'intelligence se porte vers les affaires de l'Etat, pour le bien gouverner et ceux qui ne sont pas seulement intelligents, mais en outre courageux»; et de nouveau cela ne va pas, s'ils ne savent pas se commander à eux-mêmes ... La méthode de définition par distinction est à la clef de la recherche.

On sait au reste que le Gorgias aboutit à un véritable classement des arts voisins, en distinguant ceux qui flattent ou ne flattent pas, ceux qui posent la règle ou qui l'appliquent: cela donne un tableau dans lequel ce que la gymnastique est à la toilette, la médecine l'est à la cuisine, la législation à la sophistique et la justice des tribunaux à la rhétorique (464 b–466 a). Il est clair qu'au passage des notions comme législation et justice, ou sophistique et rhétorique se trouvent distinguées et définies dans leur contraste même. Ces distinctions sont la clef d'un ordre intelligible: sans elles, comme dit Anaxagore, «toutes les choses seraient confondues ensemble et pêle-mêle».

Enfin par-delà ces approches isolées, comment ne pas rappeler que, dans les dialogues de la dernière partie de sa vie, Platon a précisément appliqué la méthode que les témoignages prêtent à Prodicos? Il a procédé par division et distinction, en pratiquant la «diérèse»[40]. Cette méthode, définie dans le Phèdre, trouve son application parfaite dans le Sophiste, le Politique, et le Philèbe. La montée à l'unité conceptuelle amène une redescente par division suivant les articulations naturelles (Phèdre 265 e: κατ' ἄρθρα ᾗ πέφυκεν). Il est donc impossible de nier que la distinction systématique est au point de départ même de la pensée dialectique.

Mais on pourrait alors se demander pourquoi ces ironies, de la part de Socrate, à l'égard de celui qui avait lancé la méthode. Et l'on ne peut, sans le comprendre, admettre cette parenté profonde.

40 Voir, pour Prodicos, VS 84 A 17. 18. 19 (témoignages du *Lachès*, du *Charmide* et d'Aristote).

Or il semble que la distinction – ici encore! – puisse rendre compte de cette double attitude, de respect et d'ironie.

En effet, à chaque fois, Prodicos, tel que le présente Platon, se place au simple niveau des mots; et il ne les distingue que de façon empirique et plus ou moins arbitraire. En plus, il les distingue à tout propos, chaque fois que l'occasion s'en trouve (c'est pourquoi on peut parler de manie) et sans jamais, du moins dans les dialogues de Platon, dépasser l'intervention ponctuelle, ni s'élever à une analyse systématique ou à la définition du concept commun. Prodicos procédait en cela comme en morale, où il célébrait le choix d'Héraclès en faveur de la vertu, mais au nom des avantages que celle-ci lui procurait, au lieu de faire comme Socrate et de chercher à définir le juste pour le défendre en tant que tel.

On retrouve donc dans le cas de Prodicos et de sa manie ce que l'on rencontre ailleurs pour Protagoras ou pour d'autres: les sophistes lançaient des idées, en s'en tenant au cadre d'un pragmatisme aux visées limitées. Ils fournissaient des méthodes et des thèmes, mais que la philosophie aurait ensuite à transposer vers un autre domaine, aux exigences plus hautes. C'est bien pourquoi Socrate appelle Prodicos son maître et son ami, mais écarte avec une indulgence ironique son attachement aux arguties portant sur les mots: l'élan donné par les recherches du sophiste allait porter ses fruits dans le domaine de la philosophie comme dans les autres – mais à condition, cette fois, que le principe en fût complètement revu, et devînt enfin, pour la pensée pure, ce qu'il n'avait été jusque là que dans l'ordre pratique, un outil efficace et sûr. C'est de fait le moment où le mot de dialectique, lui aussi, change de sens: cessant d'être un art de la discussion, il devient ce qu'il est resté, l'art de la recherche méthodique.

*

J'espère avoir fait sentir l'extraordinaire importance de notre personnage dans le mouvement qui, à la fin du Ve siècle, à Athènes, donne à la langue grecque sa rigueur et, par là, en fait un instrument de pensée incomparable. J'ai eu plaisir à tenter cette démonstration parce que nous assistons aujourd'hui, en France, à une évolution inverse. L'usage du mot rigoureux, avec l'orthographe qui redit son histoire, est aujourd'hui négligé. Le nombre de mots que connaissent les enfants, surtout en ce qui concerne le vocabulaire abstrait, a considérablement diminué. Et l'on emploie couramment les mêmes mots dans les acceptions les plus diverses. «Terrible» veut dire effrayant, mais aussi très bon, admirable, ou agréable; et pour dire que l'on ne se soucie pas d'une chose, ou qu'on la méprise, ou qu'on ne la comprend pas, on dit tout simplement «Bof!». Nous nous apprêtons à perdre ainsi, vous le voyez, notre chance de donner naissance à un Thucydide, à un Euripide, à un Platon.

Il eût été intéressant de réfléchir sur la part de l'individu dans ces mouve-

ments de progression ou de régression d'une langue; car il est hors de doute que les habitudes de Prodicos s'inséraient dans un élan général de conquête par le *logos,* qui tenait à l'atmosphère politique et morale de la cité. Mais cette réflexion nous entraînerait trop loin: je préfère, pour conclure, m'adresser à tous pour les inviter à être de petits Prodicos, ou de grands Prodicos, c'est-à-dire à travailler sans cesse au maintien et à l'affinement des langues que nous utilisons et qui sont tout ensemble le moyen de notre réflexion comme de notre communication avec autrui, et l'image même que nous laisserons de nous[41].

41 A notre dette de reconnaissance envers M. O. Reverdin et la Société Académique de Genève, grâce à qui nous avons eu l'occasion d'exposer ces idées dans la 5e Conférence Charles Bally, s'en joint une autre envers Messieurs Th. Gelzer et F. Heinimann, dont les observations précieuses nous ont permis d'apporter au texte quelques rectifications fort opportunes. C'est un plaisir que de les en remercier.